

LES ARTS

La peinture italienne d'aujourd'hui

Nous avons publié, il y a quelques jours, de notre envoyé spécial à Rome, un article sur la « Quadriennale », l'importante exposition qui vient de s'ouvrir dans cette ville. A cette occasion, M. Paul Fierens trace ici le tableau du dernier état de la peinture en Italie.

Le futurisme a été la secousse, le sur-saut d'énergie qui a rendu possible le risorgimento artistique de l'Italie. Mais les futuristes ont tort de rééditer, en 1935, des prouesses auxquelles nous eussions applaudi sans doute en 1908.

Cependant, un Severini et un Carra, futuristes d'avant la guerre, sont aujourd'hui deux « régulateurs » et deux maîtres de la peinture italienne. Severini, qui a les honneurs d'une salle particulière à l'exposition de Rome, y montre des échantillons de ses manières successives, dont chacune n'est pas la négation mais le prolongement plutôt de la précédente.

La Quadriennale met en valeur les personnalités plus ou moins tranchées de Casorati, de Saliotti, de Primo Conti, chez qui les qualités d'exécution l'emportent sur la qualité de l'inspiration, de l'invention. Chirico n'est plus le poète que nous admirions naguère. Romagnoli est le plus aimable, le plus brillant des impressionnistes. A qui le Grand Prix de cent mille lires qui sera décerné le 21 avril ? Les paris sont ouverts.

Si l'on se tourne du côté des jeunes, on remarque l'effort de trois peintres romains, Cagli, Capogrossi et Cavalli, dont l'art est calme, équilibré, sensible, susceptible d'un harmonieux développement. Cagli excelle à décorer un mur, à couvrir de grandes surfaces dont il res-

pecte les proportions et qu'il anime de figures mi-réelles mi-symboliques. Cavalli s'applique à perfectionner un métier tout en finesse, sans perdre le sens de l'ensemble, du rythme, des « valeurs tactiles ». Que de dons, que de charme et que d'habileté chez un Fausto Pirandello ! On voudrait aussi pouvoir s'arrêter aux envois de Ceracchini, de Paolucci, de Rosai, de Leonor Fini, de Gabriele Mucchi, de Medici, de Donghi, de Majal.

Mais il faut dire que les trois toiles de Campigli — aérées, raffinées, spiritualisées et combien poétiquement suggestives ! — dominent la situation, s'élèvent au-dessus du niveau moyen, excellent, d'une peinture sage et trop souvent sans flamme. Campigli nous enchante, alors que tant d'autres nous intéressent. Tandis que la plupart composent (on voit trop comment), Campigli transmet des visions et des émotions, ne fait appel aux sens que pour mieux satisfaire ensuite le sentiment. Il est pour nous, dans les grands formats, le meilleur des « jeunes » ; et le meilleur peintre de chevalier reste Filippo de Pisis.

Mario Tozzi, renonçant momentanément aux dimensions et aux procédés de la fresque, assouplit sa facture en une série de natures mortes et scènes « de genre » de l'intimité la plus délicate et de la facture la plus transparente. La rétrospective de Scipione fait regretter la mort de ce moins de trente ans dont les dessins surtout révèlent la sensibilité frémissante, inquiète.

C'est parce que l'inquiétude individuelle n'est pas absente de la quadriennale que celle-ci, dans sa totalité, apparaît si profondément rassurante. Sur ses lauriers on ne doit dormir que d'un œil. Mais l'art italien est aujourd'hui sauvé.

PAUL FIERENS.